

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 3

Artikel: Le peuple des bergers est libre sur sa terre
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le peuple des bergers est libre sur sa terre*

par le colonel EMG Maurice Zermatten

J'ignore si le poète René Morax a porté le havresac à son dos et le fusil sur son épaule. Sa chanson pourrait le laisser croire. Qui de nous n'a chanté, redressant le torse:

*Le peuple des bergers
Est libre sur sa terre;
Le péril l'a forgé
Pour la paix, pour la guerre...*

Et nous sentions couler dans notre sang le pur désir du sacrifice suprême. Pourtant, il m'est arrivé un jour de maudire les poètes, ces fabricants de belles histoires trompeuses.

Un jour... C'était en septembre 1952. Un beau mois de septembre, ma foi, tout lumineux et paisible, dans le Pays-d'Enhaut. Je commandais mon bataillon 9 avec la sérénité des guerriers qui n'ont rien à craindre de la guerre mais qui pourtant la préparent avec conviction. PC Chez-les-Henchoz, au cœur du vallon de l'Etivaz que les promeneurs qualifient, à bon droit, d'*adorable*. Un *prospectus* du charmant hôtel-restaurant m'en avait averti; la réalité le confirmait chaque jour...

Comme son nom l'indique, ce pays est une espèce de vaste pâturage, sur les deux flancs de la Tourneresse, rivière chantante, mêlant sa musique

aux sonnailles des troupeaux. *Adorable pays!* Nous dormions sous tente et nos rêves étaient bercés par la musique des génisses et des vaches qui semblaient paître pour notre plaisir même pendant la nuit.

La sagesse paysanne aurait dû nous prévenir que tant de bonheur cachait sous les carillons rustiques quelque surprise empoisonnée. Un soir, à l'auberge, un indigène, plissant les paupières, m'avait interpellé:

– Commandant, il paraît que la semaine prochaine vous allez faire beaucoup de bruit avec vos pétards dans le fond du vallon.

– Ce n'est pas un secret: les avis de tirs sont collés partout. Vous avez sûrement lu les affichettes rouges.

– Justement, je les ai lues. Je voulais seulement vous demander si les deux propriétaires de l'alpage sont avisés, eux? Et s'ils vous ont donné leur consentement. Ils ne sont pas très faciles.

J'avais souri. Et pour le rassurer, je lui ai raconté.

Oui, j'étais venu, en juin, *reconnaitre* le terrain de nos futurs exploits. J'avais sillonné, avec mes capitaines et mon quartier-maître, les vallonnements qui s'étagent vers le col du Jable et celui d'Iseneau. Mon intention étant de monter une opération de haute stratégie en direction du sud-est, avec tirs de toutes les armes du bataillon, je

* Cette nouvelle a été écrite parallèlement à «L'Epée au Bois dormant», recueil de souvenirs militaires de l'auteur qui paraîtra d'ici quelques semaines.

ne pouvais rien laisser au hasard. Un accident est si vite arrivé...

- Et vous avez été bien reçus?
- Pas tout de suite, je vous l'avoue.

Mais tout s'est arrangé.

– A votre place, Commandant, je me méfierais. Charbonnier est maître chez lui. Enfin, puisque vous êtes tranquille... Dormez bien, Commandant...

Et il s'en était allé.

*
* * *

Ce soir-là, ce joli soir de septembre, sous ma tente, au bord de la Tourneresse, le sommeil fut lent à venir. Je repassais dans ma mémoire, d'un bout à l'autre, mes *reconnaissances* de juin. Il est vrai que j'étais tombé amoureux de la partie supérieure du vallon dont les rebords élevés constituaient des pare-balles naturels placés là tout exprès pour ma sécurité. Aucune place d'armes du monde n'aurait pu m'offrir un champ d'exercice, à l'échelle d'un bataillon, plus idéal. Ma manœuvre, je la voyais dans mon imagination avec une précision napoléonienne... Mes lance-mines, mes mitrailleuses appuieraient les fantassins sans les perdre un instant de vue. Bref, j'étais heureux. Mes capitaines suivaient mes explications dans un silence recueilli.

L'un d'eux hasarda:

- Le troupeau, mon Major...
- Le troupeau, ne se méfiant pas de nos projets lointains, paissait sans lever la tête l'herbe encore fraîche de cette fin de printemps. Les sonnailles

carillonnaient. Aucun berger ne paraissait s'occuper de ces sages armailles. Et j'avais remarqué, dès mon arrivée, à l'entrée de la cuvette, un bel et grand chalet couvert de bardeaux, comme celui de l'abbé Bovet. Sa cheminée fumait.

– Le troupeau, répondis-je, restera à l'étable jusque vers les dix heures. Je m'en vais négocier cet accord avec les propriétaires. Nous sommes en Suisse et nos bergers sont de bons patriotes. Ce ne sera qu'une formalité. J'y vais de ce pas. Quartier-maître, suivez-moi. Vous, Messieurs, vous pouvez disposer...

Le quartier-maître et moi marchâmes d'abord en silence. Un doute m'était venu. Charbonnier... Les proverbes mentent rarement. Ils se sont établis sur de longues expériences. Je me retournai vers le riz-pain-sel:

– Vous disposez bien d'un *crédit* pour des arrangements de cette sorte?

Il dut me citer des articles de je ne sais plus quel règlement. Rassurés, nous reprîmes notre ascension de la petite côte en direction de la grande bâisse.

Nous trouvâmes deux hommes debout sur le seuil de leur porte. Ils nous attendaient. Le temps d'un coup d'œil:

Ils portaient tous deux un bonnet de laine de couleur indécise et tous deux fumaient des pipes identiques à tuyau court dont le foyer, quand ils baissaient la tête, allait s'appuyer sur leur nombril. Barbus, griffus, ils ne semblaient pas trop se préoccuper des charmes de cette matinée. Pour tout

dire, ils paraissaient fort grognons. Les deux gaillards en uniforme qui débarquaient chez eux ne leur disaient visiblement rien qui vaille. Sans doute avaient-ils suivi nos démarches depuis notre arrivée dans le vallon. Et peut-être n'étais-je pas le premier à avoir été séduit par la valeur stratégique de leur alpage... La méfiance semblait peinte sur leurs visages aussi clairement qu'on peut la voir sur les images d'Epinal.

Mon compagnon et moi fimes les derniers pas dans une forte odeur de lisier, de tabac et de pantalons encrassés.

— Vous êtes sûrement les propriétaires de ce merveilleux alpage...

Mon langage diplomatique ne parut pas les émouvoir. Ils ne prirent même pas la peine d'acquiescer du menton.

— Alors, voilà, nous tenions à vous dire un bonjour.

Comme ils ne bronchaient pas:

— Vous êtes des gens heureux. Vous avez le plus beau troupeau de la contrée...

On voyait mal leurs petits yeux ombrés par des sourcils broussailleux. Rien ne bougeait, ni les mains ni les épaules. Leur attitude semblait crier en silence:

— Foutez le camp! Vous n'avez rien à faire chez nous!...

Le quartier-maître m'avait tiré d'un embarras où je commençais à sentir de la colère.

Oui, le quartier-maître sortit de sa poche une jolie fiole de *goutte* grise qu'il tendit à l'hôte apparemment le

plus âgé. Et, d'une voix suave: — Buvez un coup, Monsieur... C'est de l'eau-de-vie de chez moi. Elle ne vous fera pas de mal.

L'aîné hésitait; le cadet tendit la main. L'air se dégela. Nous allâmes nous asseoir sur le banc appuyé contre la paroi.

Le flacon passa cinq ou six fois de l'un à l'autre des bergers en transitant ensuite vers les porteurs d'uniforme.

— Pour de la *goutte*, c'est de la bonne *goutte*, avouaient-ils en se passant le dos de la main dans la clairière de la barbe. Sur un signe de l'aîné, le cadet se leva, disparut, revint en apportant un baquet de crème épaisse comme du beurre.

Nous y enfonçâmes nos deux cuillers de bois.

Après quoi, le moment me parut propice et j'expliquai posément et avec prudence les raisons de ma visite.

Silence.

J'insistai:

— Tout sera fini à dix heures du matin, les cibles enlevées, le champ libre. vous n'aurez à subir aucun dégât...

C'est le silence, maintenant, qui insistait à ma place.

Du menton, je fis un signe au quartier-maître.

— Bien entendu, vous serez dédommagés, dit-il. Nous calculerons le montant à votre convenance.

Eux ne disaient toujours rien. L'eau-de-vie fit un dernier tour de piste.

Enfin:

— Bon. On peut s'entendre...

Nous convîmes de la somme, de la date. En redescendant vers l'Etivaz, le quartier-maître avait été pris d'une profonde envie de vomir. Son estomac citadin s'accommodait mal de l'épaisse crème mal noyée dans la goutte.

Tous ces souvenirs me revenaient donc en mémoire, trois mois plus tard, sous la tente. Je finis par m'endormir. A l'aube, je convoquai mes capitaines.

— Nous allons monter demain pour planter les cibles et désigner avec exactitudes l'emplacement des armes d'appui. Il ne faudrait pas que les deux bonshommes de l'alpage nous signifient qu'ils ont changé d'avis. Si tel était le cas, nous aurions encore le temps de découvrir un autre lieu d'exercice...

Nous montâmes le lendemain.

Vous ne voulez pas me croire? Nous avons, le quartier-maître et moi, été fort bien reçus. Les deux frères nous reconnurent dès notre arrivée et nous prétendîmes, pour éviter le coup de la crème, que nous étions pressés. Tout juste le temps de reprendre à la régalade une ou deux tournées d'eau-de-vie. Nous avons rappelé la date de l'exercice. Ils ne l'avaient du reste pas oubliée. Pour confirmation, je précisai:

— Tout sera fini à neuf heures. Peut-être verrez-vous passer dans la journée quelques porteurs de cibles. Mais ils ne dérangeront personne et les bêtes n'auront pas à souffrir de notre présence matinale.

A notre départ, les deux braves

propriétaires nous dédièrent un pâle mais néanmoins visible sourire.

Je pensais, à part moi: — Le brave indigène a dû avoir maille à partir avec nos deux bonshommes. Il aura cherché, en les discrépant, à assouvir quelque obscure vengeance...

Vint le jour fixé pour ma grande manœuvre. Diane à minuit. Mouvement silencieux le long de la murmurante rivière. Ciel clair, température de rêve. Marche légère sous des étoiles complices. En queue de colonne, les mulets faisaient sonner leurs fers sur les cailloux en tanguant de la croupe dans l'obscurité.

Halte-horaire. Le commandant descend de la tête à la queue, remonte la colonne, promène sa lampe de poche sur quelques visages comme on mettrait un thermomètre sous l'aisselle pour prendre la température moyenne de la troupe. Tout va bien. La journée sera radieuse.

Avant l'aube, les compagnies sont en place. Il fait frais en septembre et l'heure la plus fraîche c'est justement celle-ci quand quelque chose bascule dans l'air, au-dessus du sol. La naissance du jour est toujours émouvante. Les choses émergent du chaos avec des précautions extrêmes. Le noir — qui n'est jamais vraiment noir — se dissout dans une espèce de liquide gris qui laisse apparaître des formes indéterminées sous la surface impalpable. La nuit enfante des monstres fluides et fuyants qui deviennent peu à peu des choses connues, un arbre, un rocher, une maison. Nous n'en sommes pas

encore là. Les arbres se fondent encore dans la forêt sombre. Quand de la brume épaisse se dégagent enfin les lignes des crêtes, je lève ma main. C'est le signe convenu pour le lancement de la fusée verte. Je retiens ma main. Je laisse ma main retomber. Il y a de l'étonnement autour de moi. Nous retenons nos souffles.

Les sonnailles, les sonnailles... Le ciel, brusquement, se remplit de sonnailles. Toute la terre se couvre de sonnailles.

– Nom de Zeus!...

Le juron ne peut faire que la musique des sonnailles ne remplisse le vallon. On dirait même que les deux bergers en fureur s'ingénient à brandir au-dessus de leur tête de longs fouets claquants. Leurs bêtes, affolées, courent, faisant sonner le plus haut possible les vagues de leurs carillons.

Maintenant, le jour se lève tout à fait. Les taches sombres que nous tentions d'identifier au bout de nos jumelles deviennent sapins, rochers, dans un paysage familier. Et les cibles, nos cibles, mes cibles, qui désignent, comble de dérision, la présence de l'ennemi si calmement installé dans le paysage.

Ce que nous découvrons au bout de nos jumelles ce sont des vaches, des génisses qui galopent comme des folles vers le dernier étage du vallon. Au lieu des premiers obus des lance-mines qui devraient arroser ces pentes élevées, voici le flot des bêtes stupides et enragées. Qu'est-ce que les deux traî-

tres ont bien pu leur faire ingurgiter? Elles paraissent enragées, oui, galopent, se divisent, occupent bientôt tout l'espace qui m'était réservé.

– Nom de Zeus de nom de Zeus!

Je pense à mon bataillon demeuré à l'affût, loin derrière moi, prêt à bondir dès les premiers coups des lance-mines, dès les premières rafales des mitrailleuses. Il me semble que j'entends les capitaines: – Qu'est-ce qu'il attend, l'animal, là-haut, sur son observatoire, mais qu'est-ce qu'il attend? Sa fusée verte, mais qu'est-ce qu'il en fait de sa fusée verte? Non, mais des fois, est-ce que nous serions montés jusqu'ici avec armes et bagages pour assister en touristes au lever du soleil sur les Préalpes?... Et je suis là, muet, serrant les mâchoires, promenant mes jumelles sur l'invasion du vallon par un troupeau d'animaux stupides.

Silence.

Puis:

– Ils nous ont bien eu... me souffle le quartier-maître qui gardait un mauvais souvenir de la crème épaisse comme du beurre, noyée dans de la goutte.

Je ne bronche pas. Je médite une vengeance sèche et sonnante.

Enfin, superbe, je laisse tomber:

– Les salauds!

J'ai mon idée. Je vais les tenir en joue au bout de mon pistolet, les obliger à se mettre à genoux.

– Venez!

Je marchais à grands pas vers le chalet.

Le chalet était vide, toutes portes ouvertes. J'ai tiré deux coups en l'air, pour soulager ma fureur.

Fusée rouge: Exercice terminé!

Sur le chemin du retour, ayant retrouvé quelque sérénité, le quartier-maître et moi, suivis de quelques ordonnances, avons entonné en chœur:

*Le peuple des bergers
Est libre sur sa terre
Le péril l'a forgé
Pour la paix, pour la guerre
Nul ne peut le soumettre
par la goutte ou par l'or...*

Au bataillon, on crut un moment que j'étais devenu fou.

M. Z.

Journées militaires, 18 et 19 juin 1986

(25^e anniversaire de la div camp 2)

Les troupes de la division à Neuchâtel

Les troupes suivantes de la division de campagne 2 participeront au défilé:

le régiment d'infanterie 8 (Neuchâtel)

le bataillon de chars 24

le bataillon de chars 1

le groupe obusiers blindés 72

le groupe obusiers blindés 5

avec le gros
de leurs moyens mécanisés

Quelques détails sur les chantiers

Ecole de commerce

sous la direction du régiment d'infanterie 8 qui présentera les activités de la protection aérienne, du service sanitaire coordonné et du service des transmissions.

placé sous la responsabilité du bataillon de chars 24 qui montrera bien sûr, sous forme d'exposition, ses moyens mécanisés, mais aussi ceux de l'artillerie, du génie, de la DCA, le service féminin de l'armée, une section de boulangers, la poste de campagne.

organisé par le bataillon de chars 1 qui donnera l'image de ce qui est appelé aujourd'hui la défense anti-chars mobile et permettra de voir en action les chars poseurs de pont.

sous la responsabilité du commandant du régiment d'artillerie 2. L'artillerie montrera ses moyens d'observation et de transmission à proximité du collège.

Par ailleurs, sur le remblais de la N 5, à l'ouest de Neuchâtel, les moyens mécanisés de l'artillerie et du bataillon de chars 24 pourront être observés en engagement.

Place du Mail

Collège Latin Remblais N 5